

PROLOGUE

Mon cher Marc,

Je remonte de Boston où le spécialiste que j'ai consulté ce matin n'a laissé aucune équivoque sur l'état réel de ma santé. La tumeur est inopérable. Je n'en ai plus que pour quelques semaines, au mieux. Ou bien faut-il dire au pire ? En tout cas, le moment est venu de passer les pouvoirs et c'est à toi que j'ai décidé de léguer ce qui reste de mon empire, si l'on peut ainsi appeler la direction intellectuelle à laquelle un journaliste honnête a consacré sa vie. Tu sais mieux que personne le prix qu'il m'a fallu payer et dans quelles conditions j'ai été envoyé faire ce ridicule reportage sur la « guerre des homards » qui fait rage au large des côtes du Maine. Mais les mœurs de ces cruels crustacés sont tendres, crois-moi, en comparaison de celles de certains des habitants de cette île. Champlain, en mission de reconnaissance pour le huguenot Pierre du Gast, la baptisa des Monts Déserts en 1604. C'est là que neuf ans plus tard commença la lutte entre la France et l'Angleterre pour la domination du Nouveau Monde et les premières victimes en furent les malheureux Indiens Abenakis, jetés à la mer avec quelques pères Jésuites, sur les ordres de Samuel Argall, venu tout exprès de Jamestown pour éradiquer tout trace d'influence française. Je viens de me rendre compte que les complots qui se trament aujourd'hui même en divers points des rivages escarpés de cette île qui n'en est plus une — et que les gens d'ici appellent d'ailleurs tout simplement Bar Harbor — n'ont rien à envier, par leur férocité et par l'ampleur de l'enjeu qui les suscite, aux premiers combats qui ensanglantèrent les pentes du Mont Cadillac.

Tu connais mon horreur des superlatifs et des hyperboles. Je peux sincèrement t'avouer, cependant, que j'ai découvert dans ce lieu de plaisance aux paysages idylliques, si joliment peints par Thomas Cole, Frederic Church et Winslow Homer, les dessous les plus pervers de l'âme humaine. C'est à toi qu'incombera de redresser les torts en exposant la vérité à partir des documents que tu trouveras ci-joints et que je te demande de faire vérifier par des experts... J'avais pensé comme titre de l'article que j'aurais rédigé si j'en avais eu le temps : L'Affaire Yourcenar. Mais tu en préféreras peut-être un autre...

I

La descente sur Boston n'avait pas été facile. Comme chacun sait, l'aéroport Logan est l'un des plus dangereux des États-Unis, combinant l'encombrement perpétuel de JFK à New York et les pistes trop courtes de San Diego. Les passagers avaient été secoués plus que de coutume à trois heures des côtes américaines et les degrés divers de pâleur attestaient d'un manque fondamental de confiance en le pilote d'Air France — une certaine Christiane Leroi avait-on cru bon d'annoncer au moment du décollage à Roissy. Ce qui avait immédiatement provoqué la méfiance d'un petit homme rondouillard assis à côté d'un gentleman qui ressemblait à s'y méprendre au vice-président des États-Unis. Gérard Blérac avait à plusieurs reprises manifesté sa mauvaise humeur en appelant la malheureuse hôtesse à l'aide du bouton lumineux qu'il lui suffisait de presser pour la voir apparaître, souriante, puis consternée. Il s'était plaint successivement de ne pas pouvoir fumer, du manque de ventilation, de la rugosité de sa couverture, du plat qu'il avait fait spécialement commander et du vin dont le millésime ne lui convenait pas. Comme il n'y avait aucune masse nuageuse susceptible d'expliquer les turbulences qui faisaient tanguer l'appareil, il en avait déduit à haute voix que la responsable de son inconfort était Christiane Leroi. « Une femme pilote ! On aura tout vu », répéta-t-il en se penchant légèrement vers son voisin qui n'avait pas levé les yeux de son livre au titre curieux *L'Œuvre au noir*. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Gérard Blérac ne le savait pas. Lui, il venait pour conclure un marché important avec des restaurateurs du Maine pour la petite entreprise vinicole qu'il dirigeait avec son frère dans la région de Bergerac. Il soupçonna un ouvrage concernant les travailleurs non déclarés mais un fragment de phrase entrevue lui sembla placer l'action au XVI^e siècle et il se désintéressa de la lecture de son voisin. Il jeta un regard circulaire, qui se voulait dédaigneux.

De l'autre côté du couloir, un jeune homme à lunettes annotait furieusement un exemplaire de *Freud et le sonore*, à la couverture bizarre, écrit, semblait-il, par une Edith Lecourt. Un coup d'œil sur la rangée des passagers assis devant lui avait révélé, dès le décollage, une jolie blonde penchée avec extase sur *Histoire d'Eurydice pendant la remontée*. En se tordant le cou, il avait déchiffré le nom de l'auteur : Michèle Sarde. Pas de doute, il était entouré d'intellos. Gérard Blérac soupira et après avoir distraitement feuilleté un *Paris-Match* presque

uniquement consacré aux déboires de la famille royale d'Angleterre, se plongea dans l'étude du nouveau vocabulaire des affaires. L'anglais qu'il avait péniblement appris au lycée ne l'avait guère préparé aux subtilités de la « correction politique ». Plus question de dire « Noir » maintenant, il fallait Y substituer « Africain américain ». Plus de « Peaux rouges » mais des « natifs américains » ! Quant aux femmes, on l'avait prévenu, le moindre compliment, toute allusion grivoise pouvaient entraîner des poursuites en justice. Il allait falloir se surveiller sérieusement. En France, au moins, les choses n'en étaient pas là et il en plaisantait souvent avec son épouse, qui avait pourtant tendance à manquer d'humour à cet égard. Mais une femme pilote, ça l'inquiétait. C'était un début, un mauvais début. Elles étaient en train d'envahir l'armée. Elles devenaient chirurgiens. Et elles écrivaient ! Heureusement qu'il restait le bastion de l'église catholique !

Arrivé à la fin de « La Vie errante », le commissaire Foucheroux referma son livre et regarda par le hublot virevolter une mince ligne de démarcation bleu foncé entre la terre et la mer. L'avion à l'approche avait déjà effectué deux cercles concentriques à cause de vents défavorables et cherchait un couloir où la résistance de l'air ne serait pas trop forte pour descendre se poser avec une relative sécurité sur l'une des courtes pistes cernées par l'océan. Les vibrations constantes lui rappelèrent brusquement la journée d'automne, où, aux commandes de son Jodel, revenant de voir Clotilde, il avait confondu la Dordogne et la Vézère. Les vents violents qui soufflaient en rafales incontrôlables avait empêché son appareil de lui obéir et le peu d'essence qui restait dans le carburateur n'aurait pas suffi, à quelques minutes près, à assurer un atterrissage normal. Il sentait les mêmes ondes malfaisantes sous la carlingue du Boeing qui tanguait dangereusement et savait quel risques impliquaient cet étrange balancement des ailes et ce sifflement de tuyau surchauffé. Son voisin s'agitait sur son siège, un bébé poussait des cris de plus en plus perçants, une dame aux aguets s'éventait avec le magazine de la semaine. Ils allaient être en retard. Andy devait faire les cents pas devant la porte de débarquement, regarder avec impatience sa montre toutes les trente secondes et se demander s'ils arriveraient à quitter la ville avant les grands embouteillages du vendredi, en direction de Northeast Harbor, dans l'île des Monts Déserts.

Quelques heures auparavant, le capitaine Ralph Bradford n'avait pas eu besoin de regarder les aiguilles lumineuses du réveil posé sur sa table de nuit, au moment où il avait ouvert les yeux. Il ne faisait plus nuit mais il ne faisait pas encore jour. C'était le moment qui correspondait, le matin, au crépuscule du soir, un entre chien et loup d'avant la victoire de la

lumière, le moment où, en mer, il donnait les premiers ordres de la journée à venir... En mer... Les mots avaient toujours pour lui le goût verdâtre et délicieux des algues. En mer... Depuis sa retraite forcée, il regrettait le doux balancement des vagues, le parfum vivifiant du vent, l'éphémère sillon écumeux que laissait le passage d'un bateau, le cri dissonant des mouettes. Il regrettait la mer comme un amant privé du corps de sa maîtresse, réduit à la contempler, mélancoliquement, de loin. Il habitait, sur Huntington Road, une grande maison grise, dont les fenêtres aux volets bleus donnaient directement sur la baie du Français. Par temps clair, il pouvait voir surgir des eaux la silhouette caractéristique de l'île de l'Ours, et, au-delà, celles de Cranberry et de Sutton Islands. Il était aussi près de sa bien-aimée que possible, à la pointe sud du petit village de Northeast Harbor, situé aux confins de deux baies et entouré d'eau de trois côtés, paradis des « rusticateurs » depuis que le grand incendie de 1947 les avait délogés de Bar Harbor. On désignait ainsi, dans l'île, les riches familles new yorkaises ou bostoniennes, qui y avaient établi leurs résidences d'été, à la suite de John D. Rockefeller. Maints cottages, qui dataient du milieu du XIX^e siècle, et tenaient plus du château que de la chaumière par leur taille et leur richesse architecturale, avaient été engloutis par les flammes et n'avaient pas été reconstruits par les arrière-petits-enfants des premiers vacanciers, mettant ainsi fin à une longue tradition. En fait, les premiers estivants avaient été les Indiens de la tribu des Penobscot, qui prenaient leurs quartiers d'été sur l'île et retournaient sur le continent à l'automne, dans la chaleur relative de leurs campements. Un petit groupe de leurs descendants, menés par Ashley Brown, plus connue sous le sobriquet malveillant de « la folle de l'île aux Canards », étaient en train de faire un procès à l'état du Maine pour que leur soient restitués des droits de pêche et de résidence.

Une trille inattendue se superposa brièvement au roulement régulier des vagues qui venaient se briser sans hâte sur les rochers au-dessus desquels se dressait la maison de Ralph Bradford. Maison de vacances pleine des souvenirs d'un temps disparu, qui était devenu depuis dix ans son refuge, envahi seulement les mois d'été par la famille de son frère, réduite maintenant à sa jeune nièce et à son neveu, Andy, qui devait arriver le soir même, avec son ami français. Le vieil homme soupira. Trois heures de mauvais sommeil n'avaient pas réparé les fatigues de la veille. Mais rester à s'agiter sur un lit aux draps torturés par les sauts de carpe d'un insomniaque chronique ne servirait à rien. Il repoussa d'un geste las le *quilt* qui recouvrait son corps amaigri et posa par terre un précautionneux pied gauche car le plancher trop bien ciré par sa femme de ménage était affreusement glissant. Il en avait fait maintes fois l'humiliante expérience.

Un petit grattement, venu de l'extérieur, amena un bref sourire sur ses lèvres. Valentine l'avait entendu. Elle l'attendait, assise derrière la porte, frétille d'impatience, pour une promenade quotidienne et matinale qui passait avant toute velléité de petit déjeuner. Il aurait de la chance si elle lui laissait ce matin le temps d'avaler un verre de jus d'orange ! Après de rapides ablutions dans la salle de bains adjacente, il enfila son costume d'été et trouva derrière sa porte le spectacle auquel il s'attendait : frétille d'impatience, laisse à la gueule, l'œil brillant d'anticipation, la petite chienne dévala à toute allure les escaliers tandis que son maître, cramponné à la rampe, lui répétait les mots rituels :

— Mais oui, on y va, on y va, minute papillon.

Ils sortirent du jardin clos d'une barrière blanche, longèrent l'église Sainte-Marie-des-Flots, et, arrivés à une fourche, prirent à gauche, à cause des tirements frénétiques de la chienne, dans cette direction particulière.

— Ah ! Je vois que mademoiselle veut faire le grand tour, ce matin, dit le vieil homme en caressant affectueusement la tête de l'épagneule. Eh bien, puisqu'il fait beau...

Il respira l'air frais, chargé des senteurs marines d'une aube gris bleuté, remarqua une fenêtre éclairée à l'arrière du presbytère, et régla le rythme de ses pas sur celui de la chienne.

Elle marchait avec l'air assuré d'une habituée des lieux, s'arrêtant un instant devant le tronc d'un orme qu'elle avait marqué plusieurs fois de sa trace personnelle, reniflant à des endroits précis du chemin familial, guettant du coin de l'œil l'apparition probable d'un chat ou d'un écureuil qu'elle pourrait effrayer.

Soudain, en face d'une charmante maison blanche à l'auvent partiellement orné d'une vigoureuse glycine, à la pelouse méticuleusement entretenue, la chienne s'arrêta net devant les mots « Petite Plaisance », dont les volutes en fer forgé se détachaient en noir sur le vert du gazon. Surpris, le capitaine Bradford relâcha la pression de ses doigts sur la laisse. Une seconde plus tard sa main n'étreignait que du vide, la laisse volant au vent comme une inutile écharpe attachée au cou d'un animal transformé en bolide.

— Valentine... Fille... viens ici...

Mais Valentine avait d'autres projets. Nez en l'air, queue au vent, elle s'arrêta un instant en bordure du jardin, regarda d'un œil torve son maître, hors d'haleine, gesticuler de manière grotesque avec sa canne et, laissant échapper un jappement suraigu, fonça droit en direction d'une allée qui s'enfonçait dans un sous-bois.

— Valentine !... reviens, ordonna désespérément le vieil homme.

Avec une mauvaise grâce peu caractéristique, la chienne ignore l'appel. Elle se planta en face de la silhouette immobile, qui semblait assoupie sur un banc semi-circulaire niché au

pieu d'un jeune chêne, entre un fouillis de bougainvilliers et un massif de rhododendrons, leva le museau vers le ciel et retrouva, enfoui sous des générations de dressage, l'ancestral hurlement à la mort. Il ne réveilla pas le cadavre qu'elle venait de découvrir et à qui son maître commençait à offrir, de loin, d'une voix hachée par la précipitation, de fragmentaires et bien inutiles excuses.